

vent frivole, qui ne vous offriroit aucun dédommagement des vrais plaisirs que vous auriez perdus, mais en faveur de l'Académie qui vous adopte; vous voyez qu'on s'y occupe de tout ce que vous aimez. Quittez donc quelquefois votre asile pour elle, & vous croirez ne l'avoir pas quitté.

DISCOURS

Prononcé le 19 Juillet 1781;

*Par M. DE CHAMFORT, lorsqu'il fut
reçu à la place de M. de Sainte-Palaye.*

MESSIEURS,

IL y a des bienfaits qui ne trouvent point d'ingrats, mais il est des bienfaiteurs qui craignent l'effusion de la reconnaissance. Ce sont ceux qui, rassasiés d'hommages, ne peuvent plus être honorés que par eux-mêmes, & c'est le terme où vous êtes parvenus. Aussi ai-je cru m'apercevoir qu'après la variété non moins ingénieuse qu'inépuisable

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 349
fable des remerciemens qui vous ont été adressés, vous supprimeriez avec plaisir ceux que l'avenir vous réserve. Oui, MESSIEURS, vous remettriez généreusement une dette qu'on vous payera toujours avec transport, & dont il est si doux de s'acquitter. Mais cet usage, d'ailleurs ancien, rappelle des noms chers & précieux, & dès-lors il vous devient sacré. Le tribut que vous négligeriez pour vous-mêmes, vous l'exigez pour ces grands noms; vous le réclamez pour votre illustre Fondateur, ce Ministre qui, parmi ses titres à l'immortalité, compte l'honneur d'avoir suffi à tant d'éloges qui la lui assurent. Vous le réclamez pour ce Chef célèbre de la magistrature, dont la vie entière se partagea entre les lois & les lettres, & dont la gloire vous devient en quelque sorte plus personnelle, en se reproduisant sous vos yeux dans l'héritier de son nom & de ses talens, qui le représente constamment parmi vous, & qui, dans cet instant, par un choix du sort déclaré en ma faveur, vous représente encore vous-mêmes.

Enfin, MESSIEURS, un intérêt d'un ordre supérieur, qui vous attache encore plus à cet usage & vous le rend à jamais inviolable, c'est la mémoire de

voire véritable bienfaiteur, de ce Monarque auguste qu'on vous accuse d'avoir trop loué, mais qui, pour votre justification, n'a pas été moins célébré par l'Europe entière; de ce Roi que la fidelle peinture de son ame, tracée de sa main dans ses lettres, a rendu de nos jours plus cher à la nation; monumens précieux, inconnus pendant sa vie, échappés à l'éloge de ses contemporains, pour lui assurer la louange qui honore le plus les Rois, la louange qu'ils ne peuvent entendre.

Tels sont, MESSIEURS, les devoirs respectables qui assurent la perpétuité d'un tribut dont le retour, plus fréquent depuis quelques années, a cependant pris entre vos mains un nouveau degré d'intérêt. C'est que l'éloge de ceux qui ont illustré la Littérature est devenu par vous l'instruction de ceux qui la cultivent; c'est que, bannissant toute exagération, & proportionnant la louange au mérite, vous saisissez dans chaque Ecrivain le caractère marqué, le trait juste & précis, les nuances principales qui le distinguent & qui déterminent sa place. Passionnés, comme il est juste, pour ce qui est unique ou du premier ordre, vous ne sollicitez plus l'admira-

tion pour ce qui n'est qu'estimable, l'enthousiasme pour ce qui n'est qu'intéressant; & sans vous écarter de cette bienveillance indulgente, qui, pour vous, est souvent un plaisir, toujours un devoir, une convenance, ou un sentiment, vous avez dessiné d'une main sûre les proportions & les contours d'une statue, d'un buste, d'un portrait: attention désormais indispensable, utile aux Lettres, utile même à la mémoire de ceux dont la place paroît moins brillante: car qui-conque exagère, n'a rien dit, & celui qu'on ne croit pas, n'a point loué.

C'est ce que je n'ai point à craindre dans le tribut que je dois à la mémoire de M. de Sainte-Palaye. On peut le louer avec la simplicité, &, pour ainsi dire, la modestie qui fut l'ornement de son caractère. La vérité suffit à sa mémoire.

Lorsque l'Académicien que j'ai l'honneur de remplacer vint prendre séance parmi vous, il vous entretint du projet d'un Ouvrage utile ou plutôt nécessaire, qu'il regardoit comme son principal titre à vos suffrages; & du moins personne avant lui ne vous en avoit offert de plus analogue à l'objet de vos occupations habituelles. C'étoit le plan presque entièrement exécuté d'un Glos-

faire de notre ancien idiôme; Ouvrage d'une étendue prodigieuse, dont les matériaux étoient déjà mis en ordre, & que l'Auteur croyoit prêt à paroître*: mais bientôt, en vivant parmi vous, MESSIEURS, il vit le premier les défauts de son plan, & en continuant d'y vivre, il en vit le remède. Il eût la sagesse de s'effrayer du grand nombre de volumes qu'il alloit offrir au public. Il apprit de vous l'art de disposer ses idées, l'art d'abrégier pour être clair, & de se borner pour être lu. Une ordonnance plus heureuse bannit d'abord les inutilités, sauva les redites, enrichit l'Ouvrage par ses pertes, enfin fut épargner au lecteur le détail de tous les petits objets, en plaçant au milieu d'eux le flambeau qui les éclaire tous à la fois: heureux effets de l'esprit philosophique, qui, conduisant l'érudition, réforme un vain luxe dont elle se fait trop souvent un besoin, & change son faste, quelquefois embarrassant, en opulence commode & utile.

* Un homme d'un mérite connu, un Savant distingué, formé par M. de Sainte-Palaye lui-même, héritier de ses vues aussi bien que de ses manuscrits, continue ce Dictionnaire, dont le premier volume paroîtra l'hiver prochain.

C'est donc à vous principalement, MESSIEURS, que le Public sera redevable de la perfection d'un Ouvrage important, qui deviendra la clef de notre ancienne Littérature, & qui met sous les yeux l'histoire de notre Langue, depuis son origine jusqu'au moment où cette histoire devient la vôtre. On y verra un idiôme barbare, assemblage grossier des idiômes de nos provinces, se former lentement & par degrés presque insensibles; lutter, pour ainsi dire, contre lui-même; indiquer l'accroissement & le progrès des idées nationales, par les termes nouveaux, par les changemens que subissent les anciens, par les tours, les figures, les métaphores qu'amènent successivement les arts, les inventions nouvelles; enfin par les conquêtes que notre Langue fait de siècle en siècle sur les Langues étrangères. On observera, non sans surprise, le caractère primitif de la nation, consigné dans les élémens mêmes de son langage. On reconnoîtra le François défini en Europe, dès le huitième siècle, gai, brave, & amoureux. On verra les idées meurtrières de duel, de guerre, de combats, associées souvent, dans la même expression, aux idées de fêtes, de jeux, de passe-temps, de

rendez-vous. Et quelle autre nation que la nôtre eût désigné, sous le nom de la Joyeuse, l'épée que Charlemagne rendit si redoutable à l'Europe?

Ce travail de M. de Sainte-Palaye, quelque immense qu'il puisse paroître, n'étoit toutefois qu'un démembrement d'une entreprise encore plus considérable, nouveau prodige de sa constance & de sa laborieuse activité. C'étoit un Dictionnaire de nos antiquités Françaises, où l'Auteur embrassoit à la fois, Géographie, Chronologie, Mœurs, Usages, Législation; Ouvrage au-dessus des forces d'un seul homme, & que M. de Sainte-Palaye ne put conduire à sa fin, mais dont les matériaux précieux sont devenus, par les soins d'une Administration aussi éclairée que bienfaisante, une des richesses de la Bibliothèque du Roi. Il compose le même nombre de volumes qu'auroit formé sans vous le Dictionnaire de l'ancienne Langue, quarante volumes *in-folio*. Je n'ai pu être à portée de les lire: mais qui peut méconnoître le mérite & le prix de ces savantes recherches? Qui ne voudroit mesurer, au moins des yeux, le champ nouveau qu'elles ouvrent à la critique & à l'Histoire? Et pourquoi faut-il que

la Philosophie, trop souvent intimidée à la vue de ces vastes dépôts, s'en écarte avec un respect mêlé de crainte: & s'abstienne un peu trop scrupuleusement des trésors qu'ils renferment? Pourquoi faut-il que, satisfaite de quelques résultats principaux qu'elle a rapidement saisis, elle néglige une foule de vérités secondaires, qui, pour être d'un ordre inférieur, n'en feroient peut-être que d'un usage plus habituel & plus étendu? Que n'ose-t-elle, en réunissant sous un même point de vue le double objet des travaux de M. de Sainte-Palaye, notre ancienne Langue & nos antiquités, l'histoire des faits & celle des mots, se placer entre elles deux, les éclairer l'une par l'autre, & poser un double fanal, l'un sur les matériaux informes de notre ancien idiôme, l'autre sur l'amas non moins grossier de nos premiers usages. Là, qu'elle s'arrête & qu'elle examine; elle verra, comme de deux sources inépuisables, se précipiter & descendre de siècle en siècle jusqu'à nous, le vice primitif de notre ancienne barbarie, dont elle pourra suivre de l'œil le décroissement, les teintes diverses & les nuances variées dans toutes leurs dégradations successives. Elle verra l'erreur,

mère de l'erreur, entrer, comme élément, dans nos idées par la Langue même & par les mots; le mal se perpétuer dans nos mœurs par nos idées; la perfection philosophique du langage aussi impossible que la perfection morale de la société: & la raison se convaincra que la langue philosophique projetée par Leibnitz ne se seroit parlée, s'il eût pu la créer en effet, que dans la république imaginaire de Platon, ou dans la diète européenne de l'Abbé de Saint-Pierre.

Tels sont les travaux, encore inconnus du public, qui remplirent presque entièrement la vie de M. de Sainte-Palaye. Mais il me semble, MESSIEURS, vous entendre me demander compte de l'Ouvrage auquel il dut sa célébrité; de cet Ouvrage dont sa présence ou même son nom seul rappeloit constamment l'idée, je parle de ses travaux sur l'ancienne Chevalerie. Il en avoit fait l'objet de ses études favorites. Ces mœurs brillantes & célèbres, ces hauts-faits, ces aventures, ces tournois, ces fêtes galantes & guerrières, ces chiffres, ces devises, ces couleurs, présens de la beauté, parure d'une jeunesse militaire; ces amphithéâtres ornés de Princes, de

Princesses; ces prix donnés à l'adresse ou au courage; ce second prix, plus recherché que le premier, nommé prix de faveur, & décerné par les Dames quand le Chevalier leur étoit agréable; ces jeunes personnes dont la naissance relevoit la beauté, ou plutôt dont la beauté relevoit la naissance, & qui ouvroient la fête en récitant des vers; ces Dames qui d'un mot arrêtoient, à l'entrée de la lice, le discourtois Chevalier dont une seule avoit à se plaindre: ces idées, ces tableaux flattoient l'imagination de M. de Sainte-Palaye; elles avoient été l'une des illusions de son jeune âge, & elles sourioient encore à sa vieillesse. Il en parloit à ses amis, il en entretenoit les femmes; car il aimoit beaucoup leur société. Il citoit fréquemment cette devise fameuse, *toutes servir, toutes honorer, pour l'amour d'une*, & répétoit, d'après le célèbre Louis III de Bourbon, que tout l'honneur de ce monde vient des Dames. Il avouoit même que dans sa constance infatigable à lire les Contes, Chançons, Fables du douzième & du treizième siècle, il avoit tiré un grand secours du plaisir secret de s'occuper d'elles, genre d'intérêt qui contribue rarement

358 DISCOURS DE MESSIEURS
à former des érudits; ce fut sans doute
l'intérêt principal qui le soutint dans
ses recherches sur notre ancienne Che-
valerie.

L'honneur & l'amour, la devise des
Chevaliers, c'est leur histoire & celle
de France. Mais comment traiter un tel
sujet? L'honneur toujours sérieux, l'a-
mour sérieux quelquefois, souvent trop
peu, même jadis! Pourrai-je accorder
des tons trop différens, & peut-être op-
posés? Non, sans doute. Faut-il les sé-
parer? faut-il choisir? Mais lequel aban-
donner? L'honneur? parmi vous, MÉS-
SIEURS, devant le Prince qui vous voit,
qui m'écoute, & dont le nom seul rap-
pelle aux François toutes les idées de
l'honneur*! L'amour? qui l'oseroit, lors-
que celles dont la présence eût honoré les
tournois, s'empresstent d'assister à vos
assemblées? Que résoudre, quel parti
prendre? Question embarrassante, épi-
neuse, du nombre de celles qui s'agi-
toient autrefois dans ces tribunaux ap-
pelés Cours d'Amour, où l'on portoit
les cas de conscience de cette espèce.
La Cour eût décidé, je crois, que l'an-

* Son Altesse Sérénissime Monseigneur le
Prince de Condé.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 359
cienne Chevalerie ayant uni très-bien
l'honneur & l'amour, je dois, quoi qu'il
arrive, je dois, en parlant de l'ancienne
Chevalerie, unir, bien ou mal, l'amour
& l'honneur.

Etrange institution, qui, se prêtant
au caractère, aux goûts, aux penchans
communs à tous ces peuples du Nord,
conquérans & déprédateurs de l'Europe,
les passionna tous à la fois, en attachant
à l'idée de Chevalerie l'idée de toutes
les perfections du corps, de l'esprit, &
de l'ame, & en plaçant dans l'amour, dans
l'amour seul, l'objet, le mobile & la ré-
compense de toutes ces perfections réu-
nies! Jamais Législation n'eut un effet plus
prompt, plus rapide, plus général; c'est
qu'elle armoit des hommes nés pour les
armes, & qu'à l'exemple de la religion
nouvelle de Mahomet, elle offroit la
beauté pour récompense de la valeur.
Mais, par un singulier renversement des
idées naturelles, Mahomet mit les plus
grands plaisirs de l'amour dans l'autre
monde, & l'instituteur de la Chevale-
rie offrit en ce monde, à ses profélytes,
l'attrait d'un amour pur & intellectuel.
Etoit-ce bien celui qui convenoit aux
vainqueurs des Romains & des Gaulois?
Oui, sans doute, si l'on considère le suc-

360 DISCOURS DE MESSIEURS
cès qu'obtint en Europe la théorie de ce système : mais cette opinion devient douteuse , quand on consulte l'Histoire & les faits ; car malgré cette loi du plus profond respect pour les Dames, on voit, par le nombre même de leurs défenseurs, combien elles avoient d'agresseurs & d'ennemis ; & il existe des chansons du douzième siècle, qui regrettent l'amour du bon vieux temps.

L'instant où naquit la Chevalerie dut la faire regarder comme un bienfait de la Divinité. C'étoit l'époque la plus effrayante de notre Histoire ; moment affreux , où , dans l'excès des maux , des désordres, des brigandages, fruits de l'anarchie féodale, une terreur universelle, plus encore que la superstition, faisoit attendre aux peuples, de moment en moment, la fin du monde, dont ce chaos étoit l'image. Dans cet instant, s'élève une institution, qui, réunissant une nombreuse classe d'hommes armés & puissans, les associe contre les destructeurs de la société générale, & les lie, entre eux du moins, par tous les nœuds de la politique, de la morale, & de la religion, de la religion même, dont elle empruntoit les rites les plus augustes, les emblèmes les plus sacrés, enfin tout

ce

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 361
ce saint appareil qui parle aux yeux, frappant ainsi à la fois l'ame, l'esprit, & les sens, & s'emparant de l'homme par toutes ses facultés.

Sous ce point de vue, quoi de plus imposant, de plus respectable même que la Chevalerie ? Combattre, mourir, s'il le falloit, pour son Dieu, son Souverain, pour ses frères d'armes, pour le service des Dames ; car dans l'institution même elles n'occupent, contre l'opinion commune, que la quatrième place, & le changement, soit abus, soit réforme, qui les mit immédiatement après Dieu, fut sans doute l'ouvrage des Chevaliers François ; enfin secourir les opprimés, les orphelins, les foibles : tel fut l'ordre des devoirs de tout Chevalier. Et que dire encore de cette autre idée si noble, si grande, ou créée ou adoptée par la Chevalerie, de cet honneur indépendant des Rois en leur vouant fidélité ; de cet honneur, puissance du foible, trésor de l'homme dépouillé ; de cet honneur, ce sentiment de soi invincible, indomptable dès qu'il existe, sacré dès qu'il se montre, seul arbitre dans sa cause, seul juge de lui-même, & du moins ne relevant que du Ciel & de l'opinion publique ? Idée sublime, digne

Tome VIII.

Q

362 DISCOURS DE MESSIEURS
d'un autre siècle, digne de naître dans un temps où la nature humaine eût mérité cet hommage, où l'opinion publique eût pris des mains de la morale, sous les yeux de la vertu & de la raison, les traits qui devoient composer le pur, le véritable honneur, l'honneur vénérable, dont le fantôme, même défiguré, est resté encore si respectable, ou du moins si puissant!

Vous n'attendez pas, MESSIEURS, ou plutôt vous ne craignez pas que je rappelle cette multitude d'exploits guerriers, prodiges de la Chevalerie, en Europe, & dans l'Asie même où l'Europe se trouva transplantée à l'époque des Croisades; émigration qui fut l'ouvrage de la Chevalerie autant que de la foi; triomphe de l'une & de l'autre, mais encore plus de la Chevalerie, qui vit des guerriers Sarrasins, saisis d'enthousiasme pour leurs rivaux, passer dans le camp des Croisés, & se faire armer Chevaliers par nos Héros les plus célèbres.

Ce genre particulier d'Histoire que l'on nomme Anecdote, & qui se charge de réparer les omissions de l'Histoire principale, raconte que tous ces Chevaliers Chrétiens & Sarrasins, rivaux en amour comme en guerre, firent les

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 363
uns sur les autres plus d'une espèce de conquête: mais si ces Historiens sont véridiques, si les beautés dont ils parlent ont en effet mérité ces soupçons, au moins est-il certain que, loin de leur patrie, entre des adversaires si formidables, elles n'avoient point à craindre le reproche qu'on leur fit depuis en Europe, celui de préférer les Chevaliers des tournois aux Chevalier des batailles; méprise qui surprendroit dans un sexe si bon juge de la gloire. Mais qui peut croire à cette méprise, & de quel poids doivent être ces vains reproches & ces plaintes de mécontents, si on leur oppose l'hommage rendu aux femmes par un guerrier tel que le grand Duguesclin? Prisonnier des Anglois, & amené devant le fameux Prince Noir son vainqueur, le Prince le laisse maître de fixer le prix de sa rançon. Le prisonnier croit se devoir à lui-même l'honneur de la porter à une somme immense. Un mouvement involontaire trahit la surprise du Prince.
« Je suis pauvre, continue le Chevalier; mais apprenez qu'il n'est point » de femme en France qui refuse de filer » une année entière pour la rançon de » Duguesclin ». Telle étoit alors la ga-

lanterie françoise; & cependant, disoit-on, elle étoit déjà bien tombée. La Chevalerie même dégéneroit de jour en jour. Pour la valeur? non; ce n'est point ainsi que dégénèrent des Chevaliers François. Pour l'amour? oui, si l'infidèle dégénère. Ils n'étoient plus ces temps, où des Héros scrupuleux, timorés, distinguoient l'amour faux, l'amour vrai; l'amour faux, péché mortel, disoient-ils; l'amour vrai, péché véniel. Que sont-ils devenus ces rigoristes, qui, regardant la Chevalerie comme une espèce de sacerdoce, se vouoient au célibat, rappeloient sans cesse l'austérité de l'institution primitive qui défendoit le mariage, & ne permettoit que l'amour? Où étoit-il ce digne Boucicaut, qui n'osoit révéler son amour à sa dame qu'à la troisième année, qualifioit d'étourdis les audacieux qui s'expliquoient dès la première? Hélas! cette sorte d'étourdis commençoit à devenir bien rare, si l'on en croit M. de Sainte-Palaye, & il faut bien l'en croire. Il avoue, en gémissant, que la licence des mœurs étoit au comble: mais ce qui l'afflige encore plus, c'est d'entrevoir les reproches bien plus graves que l'on peut faire à l'ancienne Chevalerie. Il convient que, chargée dès sa naissance du prin-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 365
cipal vice de la féodalité, elle reproduisit bientôt tous les désordres qu'elle avoit réprimés d'abord. Il regrette que ces Chevaliers, si redoutables aux ennemis pendant la guerre, le fussent encore plus aux citoyens, & pendant la guerre, & pendant la paix: il se plaint qu'un préjugé barbare, admis & adopté par les lois de la Chevalerie, eût semblé ne vouer leurs vertus mêmes qu'au service & à l'usage de leurs seuls égaux, ou de ceux au moins que la naissance approchoit plus près d'eux; vertus dès lors presque inutiles à la patrie, & qui se faisoient à elles-mêmes l'injure de borner le plus beau, le plus sacré de tous les empires. Il voudroit trouver plus souvent dans les ames de ces guerriers quelques traits de cet héroïsme patriotique, noblement populaire, qui seul purifie, éternise la gloire des grands Hommes, en la rendant précieuse à tout un peuple, & fait de leur nom pendant leur vie, & de leur mémoire après eux, une richesse publique, & comme un patrimoine national. O Duguesclin, ce fut ta vraie gloire, ta gloire la plus belle! O toi, qui, à ton dernier moment, recommandes le peuple aux chefs de ton armée, ah! qu'un ennemi, qu'un

Anglois vienne déposer sur ton cercueil les clefs d'une ville que ton nom seul continuoit d'assiéger, qu'il ne veuille les remettre qu'à ce grand nom, & , pour, ainsi dire, à ton ombre; j'admire l'éclair, les talens, la renommée d'un Général habile: mais si j'apprends que ce même Duguesclin, malade & sur son lit de mort, entendit, à travers les gémissemens de ses soldats & des peuples, retentir dans la ville ennemie, assiégée par lui-même, le signal des prières publiques adressées au Ciel pour sa guérison; si je vois ensuite la France entière, je dis le peuple, arrêter de ville en ville & suivre, consterné, ce cercueil auguste, baigné des larmes du pauvre... Votre émotion prononce, MESSIEURS; elle atteste combien la véritable vertu, l'humanité, laisse encore loin derrière soi tous les triomphes, & que le Ciel n'a mis la vraie gloire que dans l'hommage volontaire de tout un peuple attendri.

Ne nous plaignons plus, MESSIEURS, après un pareil trait, digne d'honorer les annales des Grecs & des Romains, ne nous plaignons plus de ne pas rencontrer plus souvent dans notre Histoire des exemples d'un héroïsme si pur & si touchant. Ah! loin d'en être surpris,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 367
 admirons plutôt que dans ces temps déplorables de tyrannie & de servitude, toutes deux dégradantes, même pour les Maîtres, un Guerrier du quatorzième siècle ait trouvé dans la grandeur de son ame ce sentiment d'humanité universelle, source du bonheur de toute société. Qui ne s'étonneroit qu'un soldat, étranger à toute culture de l'esprit, même aux plus foibles notions qui le préparent, ait ainsi devancé le génie de Fénelon, qui, trois siècles après, empruntoit à la morale ce sentiment d'humanité, pour le transporter dans la politique, occupée enfin du bonheur des peuples? Heureux progrès de la raison perfectionnée, qui, pour diriger avec sagesse ce noble sentiment, lui associe un principe non moins noble, l'amour de l'ordre; principe seul digne de gouverner des hommes, & si supérieur à cet esprit de Chevalerie qu'on a vainement regretté de nos jours! Eh! qui oseroit les comparer, soit dans leur source, soit dans leurs effets? L'un, l'esprit de Chevalerie, ne portoit ses regards que sur un point de la société; l'autre, cet esprit d'ordre & de raison publique, embrasse la société entière: le premier ne formoit, ne demandoit

que des soldats; le second fait former des Soldats, des Citoyens, des Magistrats, des Législateurs, des Rois : l'un, déployant une énergie impétueuse, mais inégale, ne remédioit qu'à des abus dont il laissoit subsister les germes sans cesse renaissans; l'autre, développant une énergie plus calme, plus lente, mais plus sûre, extirpe en silence la racine de ces abus : le premier, influant sur les mœurs, demeuroid étranger aux lois; le second, épurant par degrés les idées & les opinions, influe en même temps & sur les lois & sur les mœurs : enfin l'un, séparant, divisant même les citoyens, diminueoit la force publique; l'autre, les rapprochant, accroît cette force par leur union.

C'est cet amour de l'ordre, qui, mêlé parmi nous à l'amour naturel des François pour leurs Rois, a produit, & pour ainsi dire, composé ces grandes ames des Turenne, des Montausier, des Catinat, l'honneur à la fois & de la France & de l'humanité; caractères imposans, où respire, à travers les mœurs & les idées françoises, je ne fais quoi d'antique, qui semble transporter Rome & la Grèce dans le sein d'une Monarchie. Mélange heureux de vertus étran-

gères & nationales, qui, semblables en quelque sorte à ces fruits nés de deux arbres différens, adoptés l'un par l'autre, réunissant la force & la douceur, conservent les avantages de leur double origine. Que ceux qui regrettent les siècles passés, cherchent de pareils caractères dans notre ancienne Chevalerie.

Quoi qu'il en soit, on convient qu'en général elle jeta dans les ames une énergie nouvelle, moins dure, moins féroce que celle dont l'Europe avoit senti les effets à l'époque de Charlemagne. On convient qu'elle marqua d'une empreinte de grandeur imposante la plupart des événemens qui suivirent sa naissance; qu'elle forma de grands caractères; qu'elle prépara même l'adoucissement des mœurs, en portant la générosité dans la guerre, le platonisme dans l'amour, la galanterie dans la férocité : de là, ces contrastes qui nous frappent si vivement aujourd'hui; qui mêlent & confondent les idées les plus disparates, Dieu & les Dames, le catéchisme & l'art d'aimer; qui placent la licence près de la dévotion, la grandeur d'ame près de la cruauté, le scrupule près du meurtre; qui excitent à la fois l'en-

370 DISCOURS DE MESSIEURS
ihouffisme, l'indignation, & le sourire;
qui montrent souvent, dans le même
homme, un héros & un insensé, un
soldat, un anachorète & un amant;
ensu qui multiplient, dans les annales
de cette époque, des exploits dignes de
la Fable, des vertus, ornemens de l'His-
toire, & sur-tout les crimes de toutes
les deux: mœurs vicieuses, mais pi-
quantes, mais pittoresques; mœurs fé-
roces, mais fières, mais poétiques. Aussi
l'Europe moderne ne doit-elle qu'à la
Chevalerie les deux grands Ouvrages
d'imagination qui signalèrent la renais-
sance des Lettres. Depuis les beaux jours
de la Grèce & de Rome, la Poésie fu-
gitive, errante loin de l'Europe, avoit,
comme l'enchanteresse du Tasse, dis-
paru de son palais éclipsé: elle atten-
doit, depuis quinze siècles, que le temps
y ramenât des mœurs nouvelles, fé-
condes en tableaux, en images dignes
d'arrêter ses regards; elle attendoit l'in-
stant, non de la barbarie, non de l'igno-
rance, mais l'instant qui leur succède,
celui de l'erreur, de la crédule erreur,
de l'illusion facile qui met entre ses
mains le ressort du merveilleux, mo-
bile surnaturel de ses fictions embellies.
Ce moment est venu; les triomphes

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 371
des Chevaliers ont préparé les siens,
leurs mains victorieuses ont de leurs
lauriers tressé la couronne qui doit orner
sa tête. A leurs voix, accourent de l'O-
rient les esprits invisibles, moteurs des
cieux & des enfers, les Fées, les Génies,
déformais ses Ministres; ils accourent,
& déposent à ses pieds les talismans di-
vers, les attributs variés, emblèmes in-
génieux de leur puissance, de leur puis-
sance soumise à la poésie, Souveraine
légitime des enchantemens & des prestiges.
Elle règne: quelle foule d'images
se pressent, se succèdent sous ses yeux!
Ces batailles où triomphent l'impétuo-
sité, la force, le courage, plus que
l'ordre & la discipline; ces harangues
des chefs, ces femmes guerrières; ces
depouilles des vaincus, trophées de la
victoire; ces vœux terribles de l'amitié
vengeresse de l'amitié; ces cadavres
rendus aux larmes des parens, des amis;
ces armes des Chevaliers fameux, ob-
jet, après leur mort, de dispute & de
rivalité: tout vous rappelle Homère.
Et c'est la patrie de l'Arioste, du Tasse,
c'est l'Italie qui a mérité cette gloire;
tandis que la France, depuis quatre
siècles, languit, foible & malheureuse,
Q vj

sous une autorité incertaine, avilie ou combattue, sans lois, sans mœurs, sans Lettres, ces Lettres tant recommandées par la Chevalerie!... Ici, MESSIEURS, vous pourriez éprouver quelque surprise; vous pourriez penser, sur la foi d'une opinion trop répandue, qu'il étoit réservé à nos jours de voir la Noblesse Françoise unir les armes & les Lettres, & associer la gloire à la gloire: cette réunion remonte à l'origine de la Chevalerie; c'étoit le devoir de tout Chevalier, & une suite de la perfection à laquelle étoient appelés ses profélytes. Et qui croiroit qu'exigeant la culture de l'esprit, même dans les amusemens les plus ordinaires, la Chevalerie n'allioit aux exercices du corps que les jeux qui occupent ou développent l'intelligence, & proscrivoit sur-tout ces jeux d'où l'esprit s'absente, pour laisser régner le hasard? Quelle est donc l'époque qui devint le terme de cette estime pour les Lettres, & la changea même en mépris? ce fut le moment où les subtilités épineuses de l'école hérissèrent toutes les branches de la Littérature; & vous conviendrez, MESSIEURS, que l'instant du dédain ne pouvoit être mieux choisi. Encore se trouvoit-il plusieurs Cheva-

liers fervens qui s'élevoient avec force contre cette orgueilleuse négligence des anciennes lois. C'étoit sur-tout un vrai scandale pour le zélé & discret Boucicaut, comme on le voit par le recueil de ses vers, virelais, ballades, alors chantés par toute la France, auxquels il attachoit un grand prix, & qu'il composoit lui-même. Ainsi, MESSIEURS, lorsqu'avant l'époque où l'on vit tous les genres de gloire environner le trône de Louis XIV, lorsque François I^{er}, ce Prince si passionné pour la Chevalerie, ressuscitoit de ses regards la culture des Lettres en France; il renouveloit seulement l'antique esprit de cette brillante institution. C'est ainsi que notre auguste Monarque, en condamnant des jeux autrefois interdits, rappelle aux descendants des anciens Chevaliers une loi respectée par leurs premiers ancêtres; loi paternelle, inviolable déjà sans doute par la seule sanction du Prince, mais que l'orgueil du rang protégera peut-être encore. Désobéir, c'est déroger.

Seroit-il possible, MESSIEURS, de voir ces grands noms unis & rapprochés, sans nous rappeler à la fois, & les bienfaits de la puissance royale, & les vertus de notre auguste Monarque? Qu'il

soit béni plus encore que célébré, ce Roi qu'il est permis de ne louer que par des faits, seul éloge digne d'un cœur qui rejette tout autre éloge; ce Roi qui efface, autant qu'il est en lui, les vestiges de l'antique opprobre féodal; qui, en rendant la liberté à des hommes, a reconquis des sujets: oui, reconquis; l'esclave est un bien perdu, qui n'appartient à personne! Qu'il soit béni, & par l'infortuné, moins indigent dans l'asile même de l'indigence, & par l'innocent, soustrait à la cruelle méprise des lois, & par un peuple qui fait aimer ses maîtres, le seul peut-être qui les ait constamment chéris, & dont l'amour, justifié maintenant, devança plus d'une fois & leurs bienfaits & leur naissance! A ce mot... puisse-t-il être un présage...! puisse bientôt un Monarque chéri presser entre ses bras paternels le précieux gage de la félicité de nos neveux! puisse-t-il verser sur ce royal enfant, non moins en Roi qu'en père, les douces larmes de la tendresse & de la joie! Et si j'osois mêler au vœu de la patrie, non pas l'expression, mais du moins l'accent respectueux de la reconnoissance, j'ajouterois: Puisse le premier sourire d'un fils payer les vertus de son auguste mère!

C'est ici, MESSIEURS, que je voudrois pouvoir terminer ce discours. Et par où le finir plus convenablement que par l'éloge de la vertu sur le trône? Mais après avoir exposé les vues principales que rassemblent, ou du moins que font naître les Ouvrages de M. de Sainte-Palaye, il me semble que j'ai presque oublié de louer M. de Sainte-Palaye lui-même. Ce n'est pas lui qu'on aura fait connoître, en ne parlant que de ses livres; & c'est dans son caractère que réside une grande partie de son éloge. Ses mœurs, vous le savez, unisoient à l'aménité de notre siècle la simplicité, la candeur, la naïveté qu'on suppose à nos pères. Epris de nos anciens Chevaliers, il sembloit avoir emprunté d'eux & adopté, dans les proportions convenables, les qualités qui distinguent en effet plusieurs de ces guerriers célèbres, honneur, défintéressement, galanterie, loyauté; &, s'il m'est permis de pousser plus loin le parallèle, on voit, par l'étendue de ses travaux, qu'à l'exemple des anciens Chevaliers, il ne s'effrayoit pas des grandes entreprises. C'est par cette constance & par cette passion pour l'étude, qu'il avoit réparé si promptement le désavantage

376 DISCOURS DE MESSIEURS
d'une jeuneſſe débile & languiffante,
qu'une ſanté trop foible avoit rendue
preſque entièrement étrangère aux Let-
tres. Croira-t-on qu'un homme placé
de ſi bonne heure au rang des Savans
les plus diſtingués, admis à vingt-fix
ans dans une compagnie célèbre par l'é-
rudition, ait paſſé les vingt premières
années de ſa vie ſous les yeux de ſa mère,
partageant auprès d'elle ces occupations
faciles qui mêlent l'amuſement au tra-
vail des femmes? Peut-être cette ſin-
gularité d'une éducation purement ma-
ternelle, bornée pour d'autres à l'épo-
que de la première enfance, & qui ſe
prolongea pour lui juſques à la jeuneſſe,
fut pour M. de Sainte-Palaye une des
ſources de cette douceur inſinuante, de
cette indulgence aimable dont le cœur
d'une mère eſt ſans doute le plus par-
fait modèle. Peut-être l'aſtérité précocé
d'une éducation trop dure ou moins fa-
cile a plus d'une fois reſſerré le germe,
ou flétri du moins la fleur d'une ſenſi-
bilité naiſſante. M. de Sainte-Palaye,
plus heureux... deſtinée unique d'un
être né pour le bonheur, qui paſſé,
ſans intervalle, de l'aſile maternel ſous
la ſauve-garde de l'amitié. Dès ce mo-
ment, MESSIEURS, je ne puis que vous

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 377
rappeler des faits connus de la plupart
d'entre vous; & ſi j'oſe vous en occu-
per, ſi je m'arrête un moment ſur la
peinture de cette union fraternelle, c'eſt
que le nom ſeul de M. de Sainte-Palaye
m'en fait un devoir indiſpenſable: c'eſt
l'hommage le plus digne de ſa mémoire;
& vous-mêmes vous penſez que le ſanc-
tuaire des Lettres, ouvert aux talens,
ne s'honore pas moins des vertus qui
les embelliffent.

La tendreſſe des deux frères com-
mença dès leur naiſſance, car ils étoient
jumeaux; circonſtance précieufe, qu'ils
rappeloient toujours avec plaifir. Ce titre
de jumeaux leur paroifſoit le préſent le
plus heureux que leur eût fait la na-
ture, & la portion la plus chère de
l'héritage paternel: il avoit le mérite
de reculer pour eux l'époque d'une ami-
tié ſi tendre, ou plutôt ils lui devoient
le bonheur inefſimable de ne pouvoir
trouver dans leur vie entière un moment
où ils ne ſe fuſſent point aimés. M. de
Sainte-Palaye n'a fait que ſix vers dans
ſa vie, & c'eſt la traduction d'une épi-
gramme grecque ſur deux jumeaux. Le
teſtament des deux frères, car ils n'en
firent qu'un, & celui qui mourut le
premier diſpoſa des biens de l'autre;

leur testament distingua, par un legs considérable, deux parentes éloignées qui avoient l'avantage, inappréciable à leurs yeux, d'être sœurs, & nées, comme eux, au même instant. C'est avec le même intérêt qu'ils se plaisoient à raconter que, dans leur jeunesse, leur parfaite ressemblance trompoit l'œil même de leurs parens; douce méprise, dont les deux frères s'applaudissoient. On auroit pu les désigner dès-lors, comme le fit depuis M. de Voltaire par une allusion très-heureuse,

O fratres Helene lucida sydera!

consécration poétique, qui leur assignoit, parmi nous, le rang que tiennent dans la Fable ces deux jumeaux célèbres, jadis les protecteurs, & maintenant les symboles de l'amitié fraternelle. Mais, plus heureux que les frères d'Hélène, privés, par une éternelle séparation, du plus grand charme de l'amitié, une même demeure, un même appartement, une même table, les mêmes sociétés réunirent constamment MM. de la Curne : peines & plaisirs, sentimens & pensées, tout leur fut commun, & je m'aperçois que cet éloge ne peut les sépa-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 379
rer. Et pourquoi m'en ferois-je un devoir? pourquoi M. de la Curne ne feroit-il pas associé à l'éloge de son frère? C'étoit lui qui secondoit le plus les travaux de M. de Sainte-Palaye, en veillant sur sa personne, sur ses besoins, sur sa santé, en se chargeant de tous ces soins domestiques, qu'un sentiment rend si nobles & si précieux. Heureux les deux frères sans doute! mais plus encore celui des deux qui, voué aux Lettres & plus souvent solitaire, arraché à ses livres par son ami, reçoit de l'amitié ses distractions & ses plaisirs; qui tous les jours épanche dans un commerce chéri les sentimens de tous les jours; qui ne voit aucun moment de sa vie tromper les besoins de son cœur; enfin qui n'a jamais connu ce tourment d'une sensibilité contrainte, aigrie, ou combattue, ce poison des âmes tendres, qui change en amertume secrète la douceur des plus aimables affections! De là sans doute, dans M. de Sainte-Palaye, ce calme intérieur, cette tranquille égalité de son âme, qui, manifestée dans les traits & dans la sérénité de son visage, intéresse d'abord en sa faveur, devenoit en lui une sorte de séduction, & faisoit de son bonheur

même un de ses moyens de plaire. Ainsi s'écouloit cette vie fortunée, sous les auspices d'un sentiment qui, par sa durée, devint enfin l'objet d'un intérêt général. Combien de fois a-t-on vu les deux frères, sur-tout dans leur vieillesse, paroissant aux assemblées publiques, aux promenades, aux concerts, attirer tous les regards, l'attention du respect, même les applaudissemens ! Avec quel plaisir, avec quel empressement on les aidait à prendre place, on leur montrait, on leur cédoit la plus commode ou la plus distinguée ! triomphe dont leur cœur jouissoit avec délices ; triomphe si doux à voir, si doux à peindre : car, après la vertu, le spectacle le plus touchant est celui de l'hommage que lui rendent les hommes assemblés ; & dans les rencontres ordinaires de la société, on n'aperçut jamais un des deux frères, sans croire qu'il cherchoit l'autre. A force de les voir presque inséparables, on disoit, on affirmoit qu'ils ne s'étoient jamais séparés, même un seul jour. Il falloit bien ajouter au prodige ; & leur union étoit mise, dès leur vivant, au rang de ces amitiés antiques & fameuses, qui passionnent les ames ardentes, & dont on se permet d'accroître l'in-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 381
 térêt par les embellissemens de la fiction. Eh ! qu'en est-il besoin, lorsqu'ils se sont fait mutuellement tous les sacrifices, & enfin celui d'un sentiment qui, pour l'ordinaire, triomphe de tous les autres ? M. de la Curne est près de se marier ; M. de Sainte-Palaye ne voit que le bonheur de son frère, il s'en applaudit, il est heureux, il croit aimer lui-même : mais, la veille du jour fixé pour le mariage, M. de la Curne aperçoit dans les yeux de son frère les signes d'une douleur inquiète, mêlée de tendresse & d'agitation. C'est que M. de Sainte-Palaye, au moment de quitter son frère, redoutoit pour leur amitié les suites de ce nouvel engagement. Il laisse entrevoir sa crainte, elle est partagée. Le trouble s'accroît, les larmes coulent. « Non, dit M. de la Curne, » je ne me marierai jamais ». Les sermens furent réciproques ; & jamais ils ne songèrent à les violer. C'est ainsi que M. de Sainte-Palaye vit exécuter, & lui-même exécuta une des lois de la Chevalerie qui lui plaisoit sans doute davantage, la fraternité préférée à tout, même au service des Dames.

O charme simple & naïf d'une scène intérieure & domestique ! combien d'autres

382 DISCOURS DE MESSIEURS
non moins douces, non moins touchantes,
oubliées & ensevelies dans le secret de
cette heureuse demeure, asile de l'a-
mitié ! Pourquoi faut-il que l'âge & le
temps lui en offrent de plus affligeantes
& de plus douloureuses ? Ah ! la vieil-
lesse avance elle amène l'idée d'une
séparation ; la mort leur est affreuse.
Ils frémissent, leurs cœurs se précipi-
tent l'un vers l'autre ; ils se serrent, se
pressent avec terreur ; ils mêlent & con-
fondent leurs pleurs, leurs craintes, di-
rai-je leurs espérances ? Il en est une
qu'ils saisissent, qu'ils embrassent avec
tendresse : ils sont nés à la même heure ;
si la même heure, si la mort les unif-
soit ! Cette idée les console, les rassure.
Où ils ne voient plus de séparation, la
mort a disparu : l'illusion s'achève, ils
osent s'en flatter ; & dans l'égarément
de leur douleur, ils se promettent un
miracle, n'en connoissant pas de plus
impossible que de vivre séparés. Il ap-
proche toutefois, cet instant redouta-
ble ; c'est M. de la Curne dont la santé
chancelante annonce la fin prochaine. On
tremble, on s'attendrit pour M. de Sainte-
Palaye ; c'est à lui que l'on court, dans
le danger de son frère : tous les cœurs
sont émus ; leurs amis, leurs connois-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 383
sances, quiconque les a vus, tous en
parlent, tous s'en occupent ; le feu Roi,
car une telle amitié devoit parvenir jus-
qu'au trône, montra quelque intérêt pour
l'infortuné menacé de survivre. C'est lui
que plaint sur-tout le mourant lui-même.
« Hélas ! dit-il, que deviendra mon frère ?
» je m'étois toujours flatté qu'il mourroit
» avant moi ». O regret, peut-être sans
exemple ! ô vœu sublime du sentiment,
qui, dans ce partage des douleurs, s'empa-
roit de la plus amère, pour en sauver
l'objet de sa tendresse ! Vous les avez
vus, MESSIEURS, ces détails que des
récits fidèles vous apportent tous les
jours ; vous avez frémi sur le sort d'un
vieillard..., j'allois dire abandonné,
c'est presque l'épithète de cet âge : mais
non, ses amis se rassemblent, l'environ-
nent, se succèdent ; des femmes jeunes,
aimables, s'attachent aux dissipations
du monde, pour seconder des soins si
touchans. Il a vécu pour l'amitié, il
est sous la tutelle de tous les cœurs sen-
sibles. Ah ! qu'il est doux de voir dé-
mentir ces tristes exemples d'un aban-
don cruel & trop fréquent, ces crimes
de la société, qui consternent l'ame, en
lui rappelant ses blessures ou lui présa-
geant celles qui l'attendent ! Avec quel

soulagement, avec quel plaisir le cœur abjure ces pensées austères, ces sombres réflexions qui nous présentent l'humanité sous un aspect lugubre, qui anticipent sur la mort, en montrant l'homme isolé dans la foule & séparé de ce qui l'entoure ! Un bonheur constant avoit épargné à M. Sainte-Palaye ces idées affligeantes, & en préserva sa vieillesse. C'étoit le prix de ses vertus sans doute, mais sur-tout de cette indulgence inépuisable, universelle, qui passoit dans tous ses discours, & que promettoit encore la douceur de son maintien. Né pour aimer, il ne peut haïr, même le vicieux, même le méchant. Ce n'est pour lui qu'un être qui n'est pas son semblable, dont il s'écarte sans colère & presque sans chagrin : douce facilité, qui, sans altérer la pureté de ses mœurs, assuroit à la fois & la tranquillité de son âme & le repos de sa vie, & qui, lui épargnant la peine de haïr le vice, épargnoit au vice le soin de se venger. Heureux caractère, qui, à moins d'être l'effort d'une raison mûrie, paisible & calme, après avoir tout jugé, n'est qu'un présent de la nature, & n'est point la vertu sans doute, mais que la vertu même pourroit envier. C'est cette douceur

de

de M. de Sainte-Palaye, c'est cet intérêt universel, accru par son âge & par son malheur, qui calma la violence de son premier désespoir, qui en modéra les accès, & les changea en une tendre mélancolie qu'il porta jusqu'au tombeau. Hélas ! on s'étonnoit qu'il s'y traînât si lentement : on reprochoit à la nature de le laisser vivre après son frère. Ah ! c'est qu'il vivoit encore avec lui ; il l'entendoit, il le voyoit sans cesse. Vous en fûtes témoins, MESSIEURS, lorsqu'à l'une de vos assemblées particulières, chancelant, prêt à tomber, il est secouru par l'un de vous qu'il connoissoit à peine ; c'étoit un de vos choix les plus récents*.

« Monsieur, dit le vieillard, vous avez sûrement un frère » ! Un frère, un secours ! ces deux idées sont pour lui inséparables à jamais. Toutes les autres s'altèrent, s'effacent par degrés ; la douleur, la vieillesse, les infirmités affoiblissent ses organes ; disons tout, sa raison. Mais cette idée chérie survit à sa raison, le suit par-tout, & consacre à vos yeux les tristes débris de lui-même. Il n'est plus qu'une ombre, il aime encore ; & semblable à ces manes, habi-

* M. Ducis.

tans de l'Elysée, à qui la Fable confervoit & leurs passions & leurs habitudes, il vient à vos séances, il vous parle de son frère; & vous respectez, dans la dégradation de la nature, le sentiment dont elle s'honore davantage.

Je m'aperçois, MESSIEURS, que l'intérêt, sans doute inséparable de ce sentiment, m'attire quelque indulgence; mais où finit cet intérêt, l'indulgence cesse & m'ordonne de m'arrêter. Et que vous dirois-je qui pût soutenir votre attention? Rappellerois-je quelques traits non moins précieux du caractère de M. de Sainte-Palaye, sa bonté bienfaisante, sa générosité, d'autres vertus?... Ah! l'amitié les suppose. Les vertus! c'est son cortège naturel; & celles qui ne la précèdent pas, la suivent pour l'ordinaire. Qu'importe que j'oublie encore quelques traits intéressans ou curieux de sa vie privée, de ses voyages, les honneurs littéraires qu'il reçut en France & en Italie? Eh! que sont, auprès d'un sentiment, les titres, les honneurs littéraires...? Je ne vous offense pas, MESSIEURS: qui d'entre vous, au milieu de ses travaux, de ses succès, dans la jouissance d'une juste célébrité, n'a point envié, plus d'une fois peut-

être, les douceurs habituelles qu'une telle union répandit sur une vie si longue & si heureuse? Prestige de la gloire, éclat de la renommée, illusions si brillantes & si vaines, si recherchées & si trompeuses; auriez-vous rempli ses jours d'une félicité si pure & si durable? Ah! l'amitié plus fidèle ne trompa point M. de Sainte-Palaye; elle fut le bonheur de sa vie entière, & non le mensonge d'un moment. Son ami lui peut échapper, comme tous les biens nous échappent; mais l'amitié lui reste, & n'accuse point l'erreur de ses plaisirs passés. Elle lui coûte des regrets, mais non celui d'avoir vécu pour elle; & ses regrets encore, mêlés à l'image qui les rend chers à son cœur, reçoivent de cette image même le charme secret qui les tempère, les adoucit, & les égare en quelque sorte dans l'attendrissement des souvenirs. Que dis-je? ô consolation! ô bonheur d'une destinée si rare! c'est l'amitié qui veille encore sur ses derniers jours. Il pleure un frère, il est vrai, mais il le pleure dans le sein d'un ami qui partage cette perte, qui la remplace autant qu'il est en lui, qui lui prodigue, jusqu'au dernier moment, les soins les plus attentifs, les plus ten-

dres; ajoutons, pour flatter sa mémoire, les plus fraternels. C'est parmi vous, MESSIEURS, qu'il devoit se trouver, cet ami si respectable*, ce bienfaiteur de tous les instans, qui, chaque jour, & plusieurs fois chaque jour, abandonne ses études, ses plaisirs, pour aller secourir l'enfance de la vieilleffe. Vos yeux le cherchent, son trouble le trahit: nouveau garant de sa sensibilité, nouvel hommage à la mémoire de l'ami qu'il honore & qu'il pleure.

Œ M. de Bréquigny.



R É P O N S E

De M. SÉGUIER, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours de M. de Chamfort.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps on accuse l'Académie Françoise d'être vouée à la louange: ce reproche est-il injuste ou fondé? Ce seroit peut-être la matière d'un long examen; mais cette justification seroit encore exposée à être regardée comme un éloge, & ne seroit qu'aggraver l'imputation que j'aurois voulu détruire. Cependant, puisque le sort m'a nommé pour répondre aux témoignages de la vive reconnoissance que vous venez de faire éclater, qu'il me soit permis de repousser l'espèce de ridicule que l'envie & la malignité cherchent à répandre sur la solennité de nos adoptions.

Pourquoi cette différence entre l'usage de cette compagnie & celui des autres sociétés littéraires? pourquoi